

MA NOUNOU

C'était un soir d'hiver qu'elle frappait à notre porte pour venir vivre avec nous en permanence. Modestement vêtue avec sa petite valise à la main pour tout bagage et sans autre trésor que le ravissement qu'elle répandait. Elle était déjà vieille, beaucoup trop âgée pour cette exigeante occupation. Mais elle m'aimait dès lors. Comme si une force céleste l'avait guidée jusqu'à moi.

En son calme d'aborigène, elle me servait chaque soir les souvenirs de son village natal, de ses traditions, de son vécu. Malgré son âge avancé, elle avait l'allure d'une bohémienne. Une bohème qui n'avait d'intérêt que pour les vivants qu'elle croisait sur son chemin. Elle ne possédait rien. Dépouillée de tout bien matériel, mais enrichie de tant d'acquis. Elle n'était d'aucune famille. Peut-être avait-elle déjà reçu son lot de souffrances.

Elle savourait la vie et appréciait les habitants de cette Terre. Souvent en dépit d'eux-mêmes. Elle ne s'alimentait d'aucune concupiscence ou d'aucun passé qui aurait pu la soustraire à sa vérité et son humanité ou l'occuper en de lointains ailleurs. Elle me répétait sans cesse qu'il lui fallait comprendre et aimer les humains pour ce qu'ils étaient, avant de s'abandonner au berceau de l'infini.

Chez une femme qui n'avait, pour ainsi dire, jamais franchi les portes d'un cénacle, sa plénitude manifeste la rendait digne des grands maîtres de la raison et des intellectuels de toutes les disciplines et de toutes les époques. Elle estimait que la simplicité détenait le pouvoir de se moquer même des plus célèbres théories comme des plus grandiloquentes idées.

Elle méditait sans en avoir l'air. Immobile à la cuisine, elle admirait par la fenêtre la splendeur et la placidité de la nature, me disait-elle. Vêtue de son tablier souillé de ses activités ménagères, elle voyageait bien au-delà de sa condition de bonne d'enfant. C'est par l'esprit qu'elle s'évadait, l'espace de brefs instants pour me revenir entière et chargée d'amour envers moi, sa petite chérie, me disait-elle. Même si je ne possédais aucun lien de parenté avec cette aïeule, je ne manquais pas d'affection. J'en recevais à profusion. Elle se levait à l'aurore pour s'enquérir de mes moindres désirs ou pour sécher mes larmes d'une humeur maussade déjà oubliée.

Je l'accompagnais souvent au petit ruisseau qui longeait le boisé voisin de notre résidence. Elle s'y trempait les pieds pour les humecter de cette eau froide jaillissant des roches à fleur d'eau. C'était son rituel de retrouvailles avec Dieu, précisait-elle. Un philtre alchimique pour éloigner la maladie et les possibles toxines. À tour de rôle, mes amis et moi aimions nous y baigner.

Le plein jour trahissait les plis de son visage de vieille dame abîmé de tant de saisons. Cette communion en symbiose de nos âges œuvrait sous un soleil enluminant toutes les merveilles qui nous charmaient. Et ces précieux moments s'inscrivaient peu à peu au registre de mes souvenirs d'enfance.

Puis, les âges se sont enfuis tout doucement. Les années se sont consumées, me laissant orpheline de cette tendre dame envers laquelle j'éprouvais tant d'amour et d'attachement. Je la pleure encore de toutes les larmes dont je dispose. Disparue depuis maintenant des lunes, elle loge encore et toujours au plus profond de mon être.